# PARIS, écho du monde

brochure éditée par la Justice, à l'effet de gesse dans la Nation que chez les Sages de répandre le discours prononcé le 13 août | profession. > 1884, à l'Assemblée nationale réunie, pour reviser la Constitution, par Georges Clemenceau. Alors, mon vieux maître et ses amis avaient une foi mystique dans le suffrage universel. Le Sénat où la plupart d'entre eux devaient plus tard entrer, le Sénat qu'ils devaient considérer comme le palladium de libertés républicaines aux temps du boulangisme et du dreyfusisme, leur paraissait, élu au suffrage restreint, absolument insupportable.

Sans doute, déclarait ironiquement Geor-ges Clemenceau, outre les inamovibles, nous avons des sénateurs élus : ceux-ci ont reçu ou plutôt pourraient avoir reçu un mandat. Ils ont des électeurs, mais où sont vos électeurs ? (Exclamations au centre). On ne le sait pas, bien. (Bruit à droite). Je suis pour ma part Siecteur d'un sénateur que je ne nommerai pas. Mais un jour, nous avons eu l'idée sin-guilère de lui demander de venir nous rendre compte de son mandat. Il nous a répondu : Je ne demanderals pas mieux, mais je ne sais plus au juste où sont mes électeurs. > (Hilarité à l'extréme-gauche, Murmures au cen-tre). Il n'avait pas absolument tort, car il lui était à peu près impossible de les retrou-ver. Les élections ont lieu dans les conseils municipaux qui ont été renouvelés trois fois entre chaque période électorale, le terme de la période électorale étant de neuf ans. Cela nd la responsabilité des élus à peu près

Georges Clemenceau, pour déifier le suffrage universel, avait dû, par un rude effort de sa volonté, imposer silence à sa raison.

Il paraît hasardeux de dire, avançaît-il, que tous les suffrages péseront du même poids, que le suffrage du plus grand savant aura la même valeur que le suffrage du dernier des ignorants. Ah! c'est un principe grave! Certains hommes ont pu hésiter avant de l'accepter, mais enfin vous l'avez accepté et vous avez eu raison ; car si le savant est compétent dans son laboratoire, l'ignorant, lui, est compétent quand il s'agit de son propre droit, de sa liberté, et c'est la pratique même de son droit qui le mettra en mesure de compléter nancipation politique et économique.

Georges Clemenceau se garde de dire, comme les grands ancêtres révolutionnaires dont il se réclame : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » Il s'efforce de persuader les autres et surtout de se persuader lui-même que le principe « hasardeux » qu'il s'est décidé à accepter aura nécessairement d'heureux effets. Quel dévot ! Ecoutez-le : 

« Vous vous demandez si le suffrage universel possède en lui assez d'éléments de résistance pour régler sa propre évolution Du moment que cette question est soulevée, elle est résolue. Donnez lui donc la liberté, laissez-le donc se heurter aux difficultés des choses, aux objections que lui suscitera sa propre raison, laissez-le constater par lui-même L'IDENTITÉ DES INTÉRÊTS DE TOUS, et

### Paris va voir

ILA FAMILLE VAUBERLAIN, au Palais-Royal. — Vous connaissez le télégramme de Lévy à Kahn, qui se partageaient une petite laquelle avait fini par tomber enceinte : Joséphine accouchée deux jumeaux; le mien est mort 2. C'est sur ce thème qu'a brodé M. Paul Gavault, sauf que sa Joséphine a vraiment en deux inmeaux. Chacun de ses protecteurs se chargera d'un , le premier l'épousera, le second épousera sa mère. Cela fait un vaudeville ni meilleur, ni pire que bien d'autres, et, selon la coutume, brillam-ment enlevé, dans un train d'enfer, par la troupe du Palais-Royal : Duvallès, Louvigny, Miles Suzet Mais, Mona Doll et Mireille.

■ LES BALLETS JOOSS, aux Champs-Elysées. — M. Jooss a rapporté d'Amérique le répertoire que Paris a déjà vu et revu. Le mot « ballet » convient bien mal à ce spec-tacle d'où la danse est presque absente. Il s'agit d'une mimique pesante et prétentieuse, accablante et dure. Le morceau de résistance est la fameuse « Table verte », drame symbo-lique d'inspiration communiste. On s'étonne que M. Jooss fasse ici de la propagande pacifiste, alors qu'elle serait si utile en Allemagne.

LA LOI DE LYNCH, aux Agriculteurs. -L'on revoit sur l'écran le nom de Cecil B. de Mille, le réalisateur de tant de grandes ma-chines « muettes » : « Les Dix Commande-ments », « Le Roi des Rois », Privé de ses millions de ferroris de l'estate de l'estate de ses milliers de figurants, de ses décors monumen-taux, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Il reste dans son nouveau film le mélange agacant de puritanisme et de sadisme auquel on reconnut si longtemps ce Yankee typique, do 'espèce, d'ailleurs, se fait plus rare. Cecil B de Mille est de ceux qui gagnent à ne point pouvoir prendre la parole. Son film mêle à des propos vaguement philosophiques une protestation trop redondante contre la vénalité des magistrais et des policiers. Un gangsfer est finalement châtié par des étudiants, pour la confusion d'un mauvais juge. Dans ce grossier mélo, Cecil B. de Mille ne perd iamais le sens des mouvements de masse, emmtant d'ailleurs beaucoup au « Maudit » de Fritz Lang. Le scénario eut enthousiasmé M. Abel Gance, mais il l'aurait certainement rendu encore plus indigeste, sans parvenir à la virtuosité du vieil Américain.

INTERNATIONAL FOLLIES, au Studio 28. Cette farce est un prolongement des plus folles comédies de Mack Sennett, mais rajeuni par les indicibles clowneries des Marx Bropar les indicibles clowneries des mark blo-thers, avec quelques numéros de music-hall dans le goût du « Kid from Spain » d'Eddie Cantor. Les derniers surréalistes du cinéma se regroupent pour applaudir bruyamment cet humour fait de l'invraisemblance la plus délibérée. Ce qui n'empêche pas les autres specse divertir, à la condition qu'ils ne répugnent point au « nonsense » du comique britannique, lequel n'a pas le moindre rap-port avec les mots de nos revuistes, les lé-gendes de nos caricatures. Field, le vieux comédien spécialiste de ces bouffonneries, est d'une impassibilité dans l'abracadabrant qui nous semble plus irrésistible que jamais.

■ LE BARBIER DE SEVILLE, à l'Olympia. Encore une entreprise qui ne sert guere le cinéma français, en aggravant la confusion dans les genres du spectacle. Beaucoup de vul-garité et de médiocrité autour d'un grand ti-Pas un seul effort d'adaptation. On recueille précieusement la gesticulation, l'odieux parlé sur le timbre, le faux et poussièreux Louis XV de l'Opéra-Comique. Un saimigondis de Rossini et de Mozart qui nous reporte au plus beau temps des hérésies musicales. M. André Baugé sévit à nouveau sur l'écran, dont on l'avait éloigné depuis quelques sai-sons. Ne pourrait on concevoir des « spectacles de famille > qui ne soient pas une aussi triviale contrefaçon de l'art le plus spirituel et le plus élégant ?

J'ai retrouvé cette semaine une vieille | vous vous apercevrez qu'il y a plus de sa-

Le sophisme éclate. Un ignorant qui a du

bon sens est capable souvent de mieux voter qu'un savant qui en est dépourvu. Ainsi tombe l'argument que les adversaires du suffrage universel invoquent communément, Mais qui va au fond des choses découvre le vice essentiel du régime électoral qui est à la base de notre démocratie, Il suppose, ce régime, que la somme des intérêts particuliers est égale à l'intérêt général, pour parler comme Clemenceau, que les intérêts de tous sont identiques, et cette supposition est absolument erronée. Nombre de démocrates ont eu plus ou moins confusément conscience de cette erreur fondamentale, et torturés par un doute intérieur, ils ont laissé percer œur souffrance. « La démocratie est-elle capable de pouvoir organisé, stable et compétent ? » se demandait Marcel Sembat. Et à cette question qu'il se posait à lui-même, il se gardait de répondre affirmativement : « Hé ! c'est tout le problème! Moi je dis oui, mais par foi, rien que par foi, comme on dit toujours ces choses-là. Il faut le démontrer en actes, bien entendu, pas par des raisonnements. » La démonstration qu'exigeait Marcel

embat a été faite, et elle n'a pas tournée à son avantage. Les plus fermes républicains avouent avec tristesse que les Chambres élues au suffrage universel ou même au suffrage restreint sont de moins en moins capables de remplir la mission qui leur est assignée. Avant la guerre, les parlementaires qui € faisaient des affaires > étaient en petit nombre : il est à craindre qu'on ne puisse plus bientôt compter sur les doigts ceux qui n'en « font » pas. La corruption s'étend et menace de tout envahir dans la carence des pouvoirs publics. Ceux qui ne se vendent pas, sacrifient à l'esprit de parti, et ils ne sont pas les moins dangereux. En butte aux assauts des intérêts coalisés contre lui, l'intérêt de l'Etat ne trouvera bientôt plus de défenseurs, et la République soviétique s'apprête à pren-dre la suite de la République démocratique qui l'aura couvée avec soin.

Le Parlement ne survivra pas au fédéralisme politique et économique, dont il est l'expression législative. S'il se laisse si facilement corrompre, c'est parce qu'il n'a plus confiance en soi, c'est parce qu'il n'a plus le souci de sa dignité. Karl Marx a dénoncé son mal congénital, « le crétinisme parlementaire » : ses membres sont condamnés à ne rien voir ou presque au-delà de l'hémicycle, lieu de leurs débats, Philippe Henriot, député de Bordeaux, donnant aux eunes gens des Affinités françaises (1) ses mpressions de nouvel élu, déclarait : « Per sonne de vous ne pourrait imaginer à quel point, lorsqu'on arrive du pays français dans notre « Maison fermée » (Palais-Bourbon), on s'aperçoit tout à coup qu'on a change de climat. Il n'est plus du tout question chez nous des problèmes qui vous préoccupent, mais d'une combinaison ministérielle, de possibilités diverses pour grouper une majorité de remplacement, de travaux souterrains, de mines, de sapes dont on se demande sous quels pas elles vont exploser

demain. > Philippe Henriot appartient au parti de Louis Marin ; c'est, comme on dit au bout du Ouai, un « maringouin », un réactionnaire. Mais le radical Pierre Dominique, un des principaux rédacteurs de la République n'est pas moins sévère que lui pour le Parlement. Il le compare, dans Pamphlet au « cirque trop connu où les partis jouent un jeu stupide et mortel qui ne se sauve même pas par la grandeur des idées entre choquées, où personne jusqu'à ce jour n'a osé dire les mots qu'il faut, où personne jusqu'à ce jour n'a osé arracher à la familia rité du Club ou au Maelstrom du meeting. »

On parle d'économie dirigée, d'économie organisée. Dirigée par qui ? Organisée par qui ? Voilà la question. L'économie dirigée ne peut être conçue que dans un régime fas ciste ou communiste. Quant à l'économic organisée, elle a la faveur des esprits mesu rés qui envisagent, non pas par la fin du capitalisme, mais son adaptation aux conditions de la vie économique moderne, elle suppose un gouvernement autrement fort notre actuel gouvernement parlemen taire, car enfin on ne peut admettre que les industries s'organisent nationalement et in ternationalement à leur guise au mépris des intérêts de l'Etat. De quelque côté qu'on se ourne, du côté des fonctionnaires ou des industriels, on ne voit que fossoyeurs prêts à enterrer plus ou moins rudement le ré gime politique actuel. Et les vieux républi cains s'emeuvent et menacent. Si le suffra ge universel qu'ils ont déifié élevait sur le pavoi un nouveau dictateur, ils appelleraient sur lui la vengeance des libertés trahies, « La République, écrit Eugène Lautier dans L'Homme Libre, est au dessus du suffrage universel, ainsi que le proclamait la Constitution de 1848. Car elle est de droit naturel. La bassesse et la lâcheté de l'époque présente s'attestent par le fait que fascisme et les dictatures peuvent s'établir sans que les dictateurs soient plus souvent... inquiétés. Ce n'est pas une question de vieillesse ou de jeunesse, puisque vous recommencez toujours. Vous êtes jeunes comme Mathusalem. Ce que vous faites, ou ce que vous vous proposez de faire, nous l'avons lu dans tous les rayons de notre bibliothè que. Il y a déjà du fascisme dans la Sainte Bible. Et nous savons comment, lorsqu'il y a des hommes, on y résiste par tous les moyens possibles, car tous sont légitimes. »

Si jamais un dictateur s'instaure en France, ce ne sera pas au dictateur qu'il faudra s'en prendre, mais à la démagogie qui aura fait son lit. Rouher disait à Clemenceau, dans les couloirs de l'Assemblée nationale : « Vous êtes sévère pour les hommes du Coup d'Etat. Vous avez une excuse : vous n'avez pas connu l'Assemblée de 1849, qui comprenait pourtant l'élite de ce pays. > Vous n'aimez pas, ami Lautier, que je vous rappelle ce mot, et Clemenceau, qui, pourtant, n'était pas moins républicain que vous, aimait à le répéter : il le jugeait

digne d'éclairer ses méditations. Emile BURE.

(1) Son discours a été publié par La Revue Heb-

## La fin du parlementarisme Sur l'art du comédien Les carrefours de la ville

Mme Béatrix Dussane, l'excellente sociétaire de la Comédie-Française, a, comme chacun sait, un job brin de plume à son bonnet. Elle vient de réunir quelques études et conférences sur l'art de l'acteur et l'interprétation des classiques, de Molière notamment, en un volume dont le titre, Le Comédien sans paradoxe, dénonce les tendances. Mme Dussane s'insurge contre Diderot et son Paradoxe du comédien, et proclame qu'il n'y a d'acteurs dignes de ce nom que ceux qui s'emeuvent sin-Partant du Comédien sans paradoxe, M.

Pierre Brisson a consacré deux de ses feuilletons du Temps à cette question si souvent discutée depuis Diderot, La conclusion de M. Brisson, c'est que Diderot et Mme Dussane ont l'un et l'autre raison, et qu'il y a deux sortes de comédiens et de comédiennes : ceux qui jouent en gardant la tête froide et qui sont chaque soir égaux à eux-mêmes, tout étant concerté dans leur interprétation, ce sont les diderotins, et ceux qui jouent au contraire en se livrant tout entiers, admirables un soir, ternes et plats le lendemain, soumis à l'excitation du moment, ce sont les réjanistes. Du temps de mon enfance, le type des diderotins était Coquelin aîné, celui des Mounet-Sully. Aujourd'hui, Brisson cite Mme Simone comme la reine des diderotines, Mme Yvonne de Bray comme la réjaniste type. Quant à Mme Gaby Morlay, elle lui apparaît comme un cas mixte, ou plutôt comme une réjaniste en cours d'évolution vers le dideratisme

La classification de M. Brisson est sans aucun doute juste et satisfaisante au premier abord, mais elle donne, à la réflexion, l'envie de pousser les choses un peu plus avant. La sincérité du comédien ne peut en effet s'exprimer comme elle s'exprimerait dans la vie. Le cadre même du théâtre, les murs de toile peinte, les fards des partenaires, la rampe et les projecteurs, les indications de mise en scène à respecter, tout cela forme un monde artificiel, qui exige une adaptation et une transposition. La première et la plus essentielle de ces transpositions est celle qui oblige l'acteur à se faire entendre de toute une salle, ce qui exclut les bredouillements, les paroles à voix trop basse qui fréquemment, dans la vie, sont les signes de l'émo-

Entre l'homme ou la femme qui s'identifie réjuniennement à un personnage, il y a for-cément, fatalement, l'acteur, le métier. Le métier est l'agent de liaison entre l'homme et le personnage, il fait fonction de catalyseur. n'y a donc pas deux, mais trois éléments qui entrent en ligne de compte et interférent

l'homme, l'acteur, le personnage. Et peut-être, au lieu de parler de tête froide tête chaude là, d'intelligence ici, d'insfinct là, faudrait-il se demander si le métiercatalyseur ne jone pas tantôt au profit l'homme, tantôt au profit du personnage. Dans le premier cas, le personnage en arrive à se confondre avec l'homme qui doit le représenter : dans le deuxième, c'est l'homme qui se modifie physiquement par le grimage, par le ton de voix, et aussi moralement pour se mettre, comme on dit, dans la peau du per-

L'idéal nous paraît aujourd'hui que le personnage se fonde dans l'homme, et il est à noter que les acteurs préférés du public jouent présentement le visage nu. Autrefois, l'idéal était tout contraire, et plus l'acteur excellait à se rendre mécon s'adapter à des personnages différents, plus il était applaudi. Les grands acteurs italiens -Novelli, Zaconi et aussi Petrolini - sont de type. Ils ne s'identifient pas avec leur perpas, mais ils vibrent aux sentiments exprimés métier si sûr que, diderotins par essence, ils | à coup sûr. se font prendre pour réjanistes.

l'état actuel du théâtre, l'aspiration de l'acteur comme celle du spectateur est que le personnage soit absorbé par l'homme, et qu'à travers la transposition, le grossissement in-dispensable à la scène, les paroles, les gestes apparaissent aussi jaillis, aussi instinctifs que possible. Cette aspiration est aussi bien, croyons-nous, celle de Mme Simone que celle de Mme Yvonne de Bray et, ajouterons-nous, chaque fois que Mme Simone a joué un rôle qui convenait parfaitement à son tempérament, elle donnait autant que Mme Yvonne de Bray une impression de spontanéité. Spontanéité de cérébrale, en face d'une spontanéité de respiratoire-musculaire. Mais une colère de M. Herriot, l'imaginez-vous pareille à une colère de M. Poincaré ou de M. Mandel ?

M. Pierre Abraham, dans un petit ouvrage abondamment illustré et qui deviendra vite classique, Le Physique au théâtre, paru dans la collection Masques de M. Gaston Baty, vient d'apporter les lumières les plus préci-ses sur le problème des rapports entre le personnage et le tempérament de l'interprète. M. Abraham commence par montrer la constance des types physiques au théâtre : il fait des rapprochements saisissants, notamment entre un masque hilare de la comédie grecque et une photo de Pauley, entre un mas-que tragique grec et celui de Sarah Bernhardt, entre une figure grecque de parasite et celle du clown Grock. Puls, s'appuyant sur la classification morphologique des types hu-mains en deux grandes classes : les gras ou convexes, les maigres ou concaves, et en quatre types : type respiratoire, type digestif, type musculaire, type cérébral (chacun de ces types se subdivisant en un type gras ou onvexe et un type maigre ou concave), M. Pierre Abraham, éclairant sa démonstration de portraits presque toujours irréfutables, mon-

tre les résultantes psychologiques de chacun. Le type respiratoire donne les Scapins, les fouineurs et diplomates ; il donne aussi les Pierrots et les grands lyriques, Ra-chel, Sarah Bernhardt, de Max. Le type digestif donne les gros comiques, mais aussi, côté femmes, quelques Junons, comme Mile Georges, et la majorité des grands chan-Rose Caron, Croiza, Felia Litvinne, la Patti, Delna, Van Dyck, Affre. Le type musculaire - celui qui se prête le mieux aux transformations, étant synthétique par nature - donne un Lucien Guitry (mâtiné de digestif), un Talma, un Mélingue, un Bocage, Frederick Lemaître, un Mounet-Sully, un Zac-coni, un Gémier, et chez les femmes une Berthe Bady, une Segond-Weber, une Madeleine Roch (mâtinées de respiratoire), une Réjane, une Duse. Et encore, parmi les comiques, un Coquelin, un Dranem, un Buster Keaton. Enfin le type cérébral, impossible à isoler des autres types, donne un Molière, un Préville, un Le Bargy, une Sarah Bernhardt, une Si-

Poussant plus loin son analyse, M. Pierre Abraham décèle chez les auteurs dramati-ques les quatre types et montre comment leurs œuvres y correspondent ; il va jusqu'à expli-quer l'incompréhension de certaines formes théâtrales par Francisque Sarcey, par le fait que, digestif, il ne comprenait que l'art des digestifs et partiellement des musculaires. Résumées en quelques lignes, ces observations peuvent sembler paradoxales et systématiques usqu'à l'outrance. Mais la documentation photographique qui les étaie est, de toute évidence, confondante.

Les conclusions provisoires que tirent l'auapproprier le type de l'acteur au perso sonnage en profondeur, ils ne l'assimilent à représenter ; mais rattachées au débat ouvert par M. Pierre Brisson elles permettent avec une promptitude si spontanée, une sen- d'entrevoir la possibilité, pour les diderotins sibilité si riche et si plastique, servie par un les plus endurcis, de réjaniser sans effort et

Benjamin CREMIEUX.

## LA GRANDE MISÈRE DES MUSICIENS (3)

DOMINIQUE SORDET

Nul n'est mieux renseigné que M. Dominique Sordet sur l'activité du monde musical. Ses travaux font autorité et sa liberté de jugement confère à ses avis un poids que per-sonne ne leur conteste.

« Sur les causes, et surtout sur la cause principale de la crise des concerts sympho nique, nous a-t-il dit, tout le monde est à pen rès d'accord. La multiplication des grands orchestres explique en grande partie leurs difficultés d'existence, qui, elles-mêmes, re-jaillissent sur la qualité des exécutions et l'intérêt des programmes. Ajoutez à cela... Mais il est inutile de refaire ici votre nier article. La situation, jusqu'à hier, était sans issue, sans autre issue que la disparition des orchestres en surnombre.

Piètre solution... — Il en va autrement aujourd'hui, où il seralt scandaleux que quelques-uns des nom-breux millions dont va disposer annuellenent la radio ne fussent pas affectés au sauvetage de nos institutions symphoniques et lyriques. L'expérience et le raisonnement nous conseillent néanmoins de prévoir le pire. En admettant que la radio accepte de se mettre au service de la vie musicale française et elle le fera sans doute parce que, malgré
tout, l'utilisation de ce qui existe est pour
elle une solution commode — il ya gros à
parier que les entreprises les plus secourues
seront celles qui, du point de vue artistique,
apparaissent comme les moins intéressantes. Dans sa forme actuelle, avec son personnel l'Etat est incapable de discernement

#### HENRI TOMASI

M. Henri Tomasi est ce que l'on appelle une valeur qui monte. Egalement fêté comme auteur et comme chef d'orchestre, il ne déce vra pas les espoirs fondés sur lui. Directeur artistique du Poste Colonial, il estime, ainsi que M. Sordet, que la taxe de la radiophonie doit servir à venir en aide aux associations

« Pourquoi chercher à créer de toutes pièces des organismes qui ne seraient sans doute pas aussi parfaits que les groupements constitués? Mieux vaut soutenir ceux-ci dans leurs efforts, et les employer à bon escient. Je pose en principe que tous les concerts parisiens devraient être diffusés. Ce dont ils meurent, c'est de l'ignorance générale. Il convient, si l'on veut le gagner, de faire l'éducation du public. Et quel moyen plus pro l'éducation du public. Et quel moyen plus pro-pre trouverait-on que la radio? Seulement, il serait bon de rompre avec des habitudes invétérées de laisser-aller et de paresse. Il n'existe, entre les sociétés musicales, aucune coordination, Or, pour transmettre les qua-rante-huit séances de Pasdeloup, il n'en coûte actuellement que 90.000 francs. A supposer qu'on double ce taux, pour moins d'un mil-lion, à distraire sur les cent quinze que doit rendre l'impôt, on pourrait tirer d'embarras rendre l'impôt, on pourrait tirer d'embarras toutes les associations. Et cette bonne action serait une bonne affaire. Car on pourrait alors leur réclamer de s'entendre pour montrer plus de perfection encore, et plus de variété.

EMILE COOPER

Avant de devenir le président chef d'orches-re d'une de nos grandes associations. M. tre d'une de nos grandes associatoris, at Emile Cooper a parcouru les deux continents. Né en Russie, élevé en Allemagne, hôte de l'Italie et de l'Amérique, il doit à tant de voyages et de séjours à l'étranger de pouvoir envisager la question d'assez haut. S'il déplore la crise que subissent les entreprises musicales, il en cherche la cause ailleurs que dans les difficultés matérielles immédiates.

 C'est chose singulière, nous dit-il, de voir comme les Français se jugent mal. Un pays qui a vu naître Couperin, Rameau, Berlioz, Gounod, Massenet, Saint-Saëns, Debussy, pour ne nommer que des disparus, tant de génies que le monde lui envie, devrait se tenir pour un des plus musiciens qui soient. Qu'arrive-t-il au contraire? Dès leur plus jeune âge, les enfants y sont instruits dans cette idée que la musique n'est pas leur fait, qu'ils y seront toujours inférieurs aux Italiens, aux Russes, aux Allemands. Remarquez que, hors des fron-tières, les artistes français sont unanimement choyés. Les chanteurs et les instrumentistes de Paris font prime. Et quelle nation peut, à l'heure actuelle, s'enorgueillir de compositeurs aussi originaux que Ravel, Albert Roussel, Dukas et tant d'autres ?

- Je sais quel effort de propagande vous avez toujours fait partout en faveur de notre

— Croyez que je n'ai eu aucun mal à l'im-poser. Definièrement encore, à Barcelone, les Nocturnes de Debussy, que f'avais inscrits au programme, et les Escales de Jacques Ibert y ont provoqué l'enthousiasme. Il s'agit cepen-dant là d'auteurs difficlles. Au concert, en France, si l'on veut être assuré d'une recette, il est nécessaire d'afficher Beethoven ou Wag-ner, parce qu'il est entendu une fois pour toutes, qu'avec eux on n'aura pas de fâcheuse surprise. En fait, une industrie ne vit que quand elle répond à un besoin. Tout est là. A-t-on besoin de musique ?

- Mais comment faire naître un mouve

ment favorable ? — Que les pouvoirs publics instituent, dans toutes les écoles, une classe de musique obli-gatoire. Qu'on éveille chez les enfants, par l'émulation, le goût de l'art des sons. Qu'ils aient autant à rougir d'ignorer et de ne savoir pas lire les compositeurs que les poètes. De plus, il devra être créé un conservatoire par arrondissement, dont les maîtres aideront à la formation d'orchestres locaux, de chœurs,

Ainsi tous les gens cultivés seront mu-

siciens ? — Et tous les musiciens seront gens culti-vés. Chez nous, on se spécialise trop tôt. Voyez au contraire en Russie: Borodine était médecin, Rimsky-Korsakoff professeur de fortifica-

Alors s'épanouirait sans doute toute une floraison de créateurs au sentiment national, modernes naturellement, sans recherche et sans pédantisme, qui seralent entendus et ap-préciés de la masse, parce qu'elle retrouverait en eux sa plus sublime expression

Pierre LACLAU.

Le « Chantilly ». — On achète des jouets. « Made in Germany ».

Une boite de nuit nouvelle, et voilà un pe- | les articles allemands il y a toujours des tit événement à Paris.

Cette tois, c'est M. Volterra qui a fait faire peau neuve à l'ancienne « Boite à Ma-», et qui a lancé « Chantilly ».

M. Volterra, on le sait, a employé une partie de la fortune gagnée par le cycle marseillais de Marcel Pagnol à la confection d'une grande écurie de courses. M. Léon Volterra est un des seigneurs de notre temps. Il a rachete tout l'effectif de M. J. D. Cohn, et le voici aujourd'hui sur le pied du baron Edouard de Rothschild, de M. Jean Prat et de M. Marcel Boussac.

Ayant pris goût au galop des pur-sang et à l'odeur du crottin, M. Volterra a utilisé cette atmosphère pour sa nouvelle boite. Dans le couloir, des chevaux placés dans des stalles vous accueillent avec un œil de verre. Le vestiaire est une baraque de mutuel, les garçons sont habillés en lads. C'est

dire zi Tout-Paris s'amuse. C'est très curieux ce besoin de la mise en scène que les gens qui sortent ici éprouvent éperdument. De nos jours, une boite c'est un décor. Vous pouvez faire exactement n'importe quoi : que ce soit beau ou laid, élégant ou canaille, sympathique ou patibu laire, fin ou grossier, moderne ou désuet avant guerre ou futuriste, peu importe. Le public a besoin de se dépayser.

On a commence par des choses banales l'auberge espagnole, le bar apache, la cour normande. Nous voici lances maintenant dans l'excentricité. Nous allons sans doute voir encore la gare, le métro, l'égoût, l'écluse, le commissariat de police, la caserne, le camp des boys-scouts, le grand quotidien, l'usine, la mine, le haut-fourneau, la librairie, la ferme, le bagne, la prison de femmes service de l'identité judiciaire, le cirque, le Mont-de-Piété (de Bayonne), etc., etc.

Au moins cela fera travailler quelques dé corateurs, donnera des commandes à quel ques costumiers ; et les noceurs attardés qui éprouvent le besoin de connaître du nouyeau à bon compte connaîtront le plaisir du voyage en chambre. Mais ce n'est pas trop là dessus qu'il faut compter pour rendre à Paris sa gaité perdue.

Et le sujet ne vaut pas la peine qu'on moralise plus avant.

...

Au fond, on trouve un spectacle infiniment plus amusant dans les lieux où les hommes ne viennent pas en représentation. Avez-vous été acheter des jouets dans un grand magasin ou chez un marchand de jouets au moment des fêtes ? Des scènes de comédie s'y jouent continuellement. Les unes comportent l'enfant parmi les

cteurs. On a emmené Roger (7 ans) et on lui a promis de lui payer ce qu'il choisirait. La famille entoure le généreux donateur qui installe Roger devant une forêt de chevaux mécaniques, d'ours en peluche, de pa tinettes, de petits chemins de fer, de soldats de plomb et de panoplies et il lui a dit, avec un grand geste : Fais ton choix.

Mais Roger a un goût très sûr. Il n'a pas besoin de regarder les étiquettes pour flai-rer immédiatement les joujoux à bon marché et qui ne l'intéressent pas. Toutes les aimables camelotes que le parrain présente avec un large sourire, Roger les repousse. teur sont d'ailleurs fort modestes, puisqu'elles | Il va enfin droit au joyau de la collection : se bornent à inviter les metteurs en scène à | c'est un chemin de fer électrique complet avec dix wagons, deux automotrices, des signaux, une gare, un tunnel, un pont, des personnages.

- Voilà ce que je veux, dit-il d'un ton as

Hélas ! cela coûte 2.380 francs. Le donateur ne comptait pas afler jusque-là, à beaucoup près. Il rougit. Papa et maman prennent Roger par le bras, essaient de lui enseigner les règles élémentaires de la discré-

- Mais papa, répète le jeune monsieur, avec une logique désarmante. Il a dit qu'il

me paierait ce que je voulais. Roger finira par se contenter d'un éléphant à 250 francs, qu'il prendra comme le garçon accepte un sou de pourboire. Les parents diront du parrain : « Il fait le géné reux, mais c'est un avare ! » Il n'en faut pas

plus pour provoquer un drame de famille. Nous avons aussi les parents plus avisés qui viennent seuls et qui ne demandent pas l'avis de l'intéressé. Ceux-là sont eux-mê mes de deux sortes : il y a les connaisseurs, qui fent marcher les joujoux, qui connaissent les qualités des chemins de fer et les modèles de soldats de plomb ; rien n'est plus amusant à contempler que ces experts à lorgnon et à barbiche, à quatre pattes devant la locomotive et disant tout-à-coup au vendeur, d'un air navré :

Mais il n'y a pas de marche arrière J'ai vu, au rayon des livres, un gros monsieur assez commun qui lisait d'un bout à l'autre six albums, successivement. Visible ment, les histoires l'amusaient beaucoup et c'était la littérature qui lui convenait. Mais comme il ne voulait pas en avoir l'air, il se tournait de temps en temps vers le com mis et toussait :

Hum... vous comprenez, expliquait-il, il faut bien que je me rende compte... avant de leur donner un de ces trucs-là, aux gosses, il faut se rendre compte.

Enfin, yous avez les parents qui n'y con naissent rien. En particulier le papa qui achète des vêtements de poupée pour sa petite fille et la maman qui choisit une auto mécanique pour le garçonnet de huit ans. On devine qu'ils se feront attraper, tout à l'heure, quand ils offriront leur cadeau ma

 Mais ce n'est pas ça du tout que je t'avais demandé, voyons ...

C'est, on le sait, dans le royaume des ouets que sévit le plus le fameux Made in Germany. Pendant la guerre, tout le monde était mis à fabriquer de beaux joujoux bien français, « bien de chez nous », qui emplaçaient la « camelote allemande » Mais la situation est à nouveau exacte-

ment la même qu'avant la guerre. Faut-il continuer à pousser des cris pa-triotiques, à menacer de boycotter la marchandise qui nous vient d'outre-Rhin ? Ce serait peine perdue. Dans ce domaine comne dans les autres, le public ne comprend qu'un argument sérieux, celui de l'économie. Malgré tous les droits dont on les frappe, les jouets allemands sont à Paris bien meilleur marché que les jouets français. Rien d'étonnant à ce qu'ils se vendent exclusive

Et puis, il faut bien le constater, il ne suffit pas toujours d'une campagne verbale. Il faut encore que l'industrie nationale se montre à la hauteur. Or, nous faisons des jouets plus jolis, c'est incontestable. Dans

fautes de goût. Mais nos voisins et rivaux témoignent, en revanche, de beaucoup plus d'imagination que nous.

Vous avez admiré comme moi tous les jouets à bon marché que l'on vend actuelle ment, soit par camelots sur les boulevards, soit dans des magasins. Il y en a d'extre mement amusants. Vous avez certainement vu la souris, la grenouille, le « mickey mouse », les acrobates, je ne sais combien d'autos, petits animaux de pacotille, certes, mais qui ne coûtent presque rien et dont les mouvements cotaiques amusent énormé-ment les petits. Chacun de ces jouets comporte une idée originale.

Chez nous, cela manque d'idée. On fait une jolie poupée élégamment habillée, un joli cheval en bois découpé, dessiné et peint par un artiste, mais les enfants se moquent bien de cette qualité esthétique et ils préfèrent des choses amusantes.

Pour les jouets chers, des domaines entiers sont presque regis par un monopole allemand. Petit, j'avais la passion des chemins de fer. Toutes les locomotives que j'ai achetées, tous les wagons et tous les accessoires venaient d'Allemagne. Il y a, aujourd'hui, paraît-il, une firme française qui fabrique de bons chemins de fer et qui peut rivaliser avec les concurrents d'outre-Rhin.

Un effort à signaler dans les jouets français, c'est celui d'un grand constructeur d'automobiles qui a créé, à l'usage des petits, toute une gamme de modèles à la fois ingénieux, à bon marché et robustes. Il y a des machines fort amusantes, comme un tracteur à chenille très démultiplié et qui entraine une remorque sur des rampes invraisemblables.

Mais, là encore, un seul, c'est peu. En Allemagne, les initiatives de ce genre fourmillent.

« Achetez français », c'est un excellent principe; mais on ne le fera jamais appliquer au public qu'à une condition, c'est que les marchandises et les prix soient sensible ment équivalents. Nous ne devons pas être moins ingénieux que les Allemands, que diable ! Seulement, pour trouver des idées continuellement, il faut s'y appliquer avec opt-

Jean FAYARD.

#### A l'Hôtel Drouot

......

Après l'accalmie due à la période des fêtes, quelques rares ventes intéressantes en attendant la reprise habituelle de la seconde quinzaine de janvier.

SALLE S. — M. H. Gabriel. BELLE COLLEC-ION GENERALE DE TIMBRES-ROSTE arrêtée 1900. Exposition particulière chez l'Expert t Octave ROUMET, 17, rue Drouot, le mardi \$.

SALLE 11. - M. L. Flagel. Bons meubles, Siè-es divers, Tableaux, Gravures, Porcelaines, ges divers, Tableaux, Faiences, Exp. le 9.

SALLE II. — M. L. Flaget. Beau Mobilier, Bronzes d'art et d'ameublement. Gravures. Ta-bleaux. Fafences, Percelaines, Tapis, Tentures. Exp. le II.



- Si je comprends bien, les critiques ne viennent sans doute pas ce soir.



### PETITES ANNONCES

8 francs la ligne

Le Transitaire pour l'Italie, c'est Désiré JORIO, Modane (Savoie). Ecrivez-lui, tous rens. gratis. Maison fondée en 1867.

OCCASIONS HYGIENE REEDUCATION PHYSIQUE, pédicure, 5, rue du Havre, Entresol cour, 10 à 19 heures,

MARIAGES

Pr vs marier vite et bien, adressez-vs à une Mai-son connue, de confiance, patentée : 17º année. Mme Carlis, 52, r. N.-D.-de-Lorette. Rens. c. 2 fr.

### 1E SUIS PARTOUT

PUBLICITE 18-20, Rue du Saint-Gothard, Paris-14"

ABONNEMENTS:

Pays syant adhéré à l'ac-cord de Stockholm..... 23 > 42 >

courant postal : PARIS 388-84

Le numéro : UN FRANC

serits noninseres no sont pas rend

Pour Maigrir duction rapide des Hanches, du Ventre, du Double-Menton, etc... Absolument sans danger, con avec notice, contre reinboursement : 20 fr. 85 - J. RATIE, ph. 45, r. de l'Echiquier, PARIS, 10